

VIII

DE LA FLEUR D'AMOUR ET DES CHEVAUX MIGRATEURS

Il était dans la forêt une fleur immense qui risquait de faire
mourir d'amour tous les arbres
Tous les arbres l'aimaient
Les chênes vers minuit devenaient reptiles et rampaient
jusqu'à sa tige
Les frênes et les peupliers se courbaient vers sa corolle
Les fougères jaunissaient dans sa terre.
Et telle elle était radieuse plus que l'amour nocturne de la
mer et de la lune
Plus pâle que les grands volcans éteints de cet astre
Plus triste et nostalgique que le sable qui se dessèche et se
mouille au gré des flots
Je parle de la fleur de la forêt et non des tours
Je parle de la fleur de la forêt et non de mon amour
Et si telle trop pâle et nostalgique et adorable aimée des
arbres et des fougères elle retient mon souffle sur les lèvres c'est
que nous sommes de même essence
Je l'ai rencontrée un jour
Je parle de la fleur et non des arbres
Dans la forêt frémissante où je passais
Salut papillon qui mourut dans sa corolle
Et toi fougère pourrissante mon cœur
Et vous mes yeux fougères presque charbon presque
flamme presque flot
Je parle en vain de la fleur mais de moi

Les fougères ont jauni sur le sol devenu pareil à la lune
Semblable le temps précis à l'agonie d'une abeille perdue
entre un bleuet et une rose et encore une perle.
Le ciel n'est pas si clos
Un homme surgit qui dit son nom devant lequel s'ouvrent
les portes un chrysanthème à la boutonnière
C'est de la fleur immobile que je parle et non des ports de
l'aventure et de la solitude
Les arbres un à un moururent autour de la fleur
Qui se nourrissait de leur mort pourrissante
Et c'est pourquoi la plaine devint semblable à la pulpe des
fruits
Pourquoi les villes surgirent
Une rivière à mes pieds se love et reste à ma merci ficelle
de la salutation des images
Un cœur quelque part s'arrête de battre et la fleur se dresse
C'est la fleur dont l'odeur triomphe du temps
La fleur qui d'elle-même a révélé son existence aux plaines
dénudées pareilles à la lune à la mer et à l'aride atmosphère des
cœurs douloureux
Une pince de homard bien rouge reste à côté de la marmite
Le soleil projette l'ombre de la bougie et de la flamme
La fleur se dresse avec orgueil dans un ciel de fable
Vos ongles mes amies sont pareils à ses pétales et roses
comme eux
La forêt murmurante en bas se déploie
Un cœur qui s'arrête comme une source tarie
Il n'est plus temps il n'est plus temps d'aimer vous qui pas-
sez sur la route
La fleur de la forêt dont je conte l'histoire est un chrysan-
thème
Les arbres sont morts les champs ont verdi les villes sont
apparues
Les grands chevaux migrants piaffent dans leurs écuries
lointaines
Bientôt les grands chevaux migrants partent

Les villes regardent passer leur troupeau dans les rues dont
 le pavé résonne au choc de leurs sabots et parfois étincelle
 Les champs sont bouleversés par cette cavalcade
 Eux la queue traînant dans la poussière et les naseaux fu-
 mants passent devant la fleur
 Longtemps se prolongent leurs ombres
 Mais que sont-ils devenus les chevaux migrants
 dont la robe tachetée était un gage de détresse
 Parfois on trouve un fossile étrange en creusant la terre
 C'est un de leurs fers
 La fleur qui les vit fleurit encore sans tache ni faiblesse
 Les feuilles poussent au long de sa tige
 Les fougères s'enflamment et se penchent aux fenêtres des
 maisons
 Mais les arbres que sont-ils devenus
 La fleur pourquoi fleurit-elle
 Volcans ! ô volcans !
 Le ciel s'écroule
 Je pense à très loin au plus profond de moi
 Les temps abolis sont pareils aux ongles brisés sur les
 portes closes
 Quand dans les campagnes un paysan va mourir entouré
 des fruits mûrs de l'arrière-saison du bruit du givre qui se cra-
 quelle sur les vitres de l'ennui flétri fané comme les bluets du
 gazon
 Surgissent les chevaux migrants
 Quand un voyageur s'égare dans les feux follets plus cre-
 vassés que le front des vieillards et qu'il se couche dans le ter-
 rain mouvant
 Surgissent les chevaux migrants
 Quand une fillette se couche nue au pied d'un bouleau et
 attend
 Surgissent les chevaux migrants
 Ils apparaissent dans un galop de flacons brisés et d'ar-
 moires grinçantes
 Ils disparaissent dans un creux

Nulle selle n'a flétri leur échine et leur croupe luisante re-
 flète le ciel
 Ils passent éclaboussant les murs fraîchement recrépis
 Et le givre craquant les fruits mûrs les fleurs effeuillées
 l'eau croupissante le terrain mou des marécages qui se modè-
 lent lentement
 Voient passer les chevaux migrants
 Les chevaux migrants
 Les chevaux migrants
 Les chevaux migrants
 Les chevaux migrants